

Indiquer, déposer

[Marko Milovanovic](#)

Sur *Héraclite, le sujet* de Jean François Billeter, Allia, 2022

J'ai acheté mon premier Billeter en 2004 pour de mauvaises raisons. Quelques années plus tôt, j'avais lu en Pléiade les *Philosophes taoïstes* dans la traduction de Liou Kia-hway, et j'en étais sorti avec le désir d'aller plus loin. Tchouang-tseu m'avait frappé en me laissant sur ma faim. Je cherchais des relais. Les *Études sur Tchouang-tseu*, parues chez Allia¹, semblaient être la suite naturelle. Je ne savais pas que Billeter considérait la traduction de la Pléiade comme dépassée. Il le dit en clair dans la notice bibliographique de son *Court Traité* de 2022². J'étais entré chez lui par une porte qu'il avait condamnée. La lecture m'a tout de même retourné, pour d'autres raisons que je ne soupçonnais pas alors. Pas la sinologie. La manière dont un philologue retraduit un texte ancien à partir de ce qu'il en a compris, et non l'inverse. Pas l'érudition qui s'approche prudemment, à reculons, multipliant les notes pour différer la décision. Une compréhension qui se sait, et qui se permet ce que Billeter appelle dans l'introduction du *Court Traité* des « libertés calculées dans le but de faire apparaître pleinement la chose ». Tchouang-tseu est resté pour moi un texte obscur — je n'ai pas le chinois — mais Billeter avait au moins rendu lisible ce qu'il y voyait.

Vingt ans plus tard, je découvre qu'il a fait la même opération avec Héraclite. Le livre paraît chez Allia, même soin de fabrication, même tenue. Le rapprochement n'est pas anodin pour Billeter : il publie en même temps un *Court Traité du langage et des choses* qui présente, par un texte chinois du III^e siècle avant notre ère, ce que selon lui Héraclite a pensé un siècle plus tôt à Éphèse. Les deux livres se lisent ensemble. Le second m'appelle davantage : avec Héraclite, contrairement à Tchouang-tseu, je peux aller voir le grec.

C'est une situation curieuse. L'obscurité d'Héraclite a vingt-cinq siècles. La tradition lui colle l'épithète Σκοτεινός depuis l'Antiquité. Topos commode : il a nourri les lecteurs en mal de flou, les métaphysiciens qui cherchent un brouillard où loger leurs songes. Héraclite donne le contraire : le feu, le fleuve, l'arc, la lyre, le soleil large d'un pied. Rien de plus tenu. Le corpus grec lui-même, dans l'édition Diels-Kranz, fait moins de cinquante pages. Et il est ouvert. Billeter le rappelle : un amateur peut s'en approcher,

dictionnaire en main, avec deux ou trois traductions commentées à côté. Le texte ne devient pas transparent. Mais on n'est plus seul face à une opacité totale, comme avec un caractère chinois dont on ignore tout. On peut interroger les mots, vérifier les variantes, comparer les hypothèses. Et c'est là, dans cet espace ouvert par le texte grec lui-même, que la lecture de Billeter trouve à se mesurer³.

Au cœur de son essai, une phrase s'ouvre et se ferme presque dans le même mouvement :

Héraclite n'a pas indiqué ce que nous devons faire pour nous en rendre compte, mais il l'a certainement su : arrêter en nous le langage.

Le savoir attesté, l'indication manquante. Billeter franchit la faille en disant : tant pis, j'indiquerai pour lui. Il indique : la pratique de l'arrêt, la suspension consciente du langage, l'attention rendue à la réalité que les mondes verbaux nous masquent. Il l'indique pour le lecteur d'aujourd'hui, qui sans cela passerait à côté d'Héraclite comme y sont passés vingt-cinq siècles d'exégèses.

L'apport tranche. Héraclite est un penseur du sujet, pas un physicien archaïque. La thèse est posée avec calme et démontrée fragment par fragment, dans une retraduction qui prend les libertés qu'il faut pour rendre la chose juste. Le κόσμος est le monde particulier que chaque homme produit en lui par son langage ; il est aussi la réalité une qui se tient en deçà. Le λόγος est aussi bien le discours qu'on entend que la faculté que nous avons tous de fabriquer en nous des mondes plus ou moins cohérents. Deux guerres règnent : celle qui oppose les mondes entre eux, celle qui oppose chacun de nos mondes à la réalité. L'opération qui libère est simple : suspendre le langage, devenir un instant le témoin de ce qu'il y a quelque chose plutôt que rien.

L'argument décisif est dans la coïncidence avec le *Court Traité*. Un auteur grec du Ve siècle avant notre ère, un auteur chinois anonyme du IIIe, sans contact possible, décrivent le même sujet humain : une conscience qui produit des mondes par le langage, et qui peut, en suspendant ce langage, accéder à la réalité qu'il occulte. Que deux traditions aient vu indépendamment la même chose au centre du sujet ne dépend ni du lieu ni du temps. Billeter le pose en peu de mots, sans solennité. Et il est doublé : le Second commentaire du *Court Traité* reprend à propos d'Héraclite que « les philosophes grecs qui sont venus après lui ont cru qu'il avait parlé, non du sujet mais, comme d'autres présocratiques, de la nature. Ils ont pris la physis qu'il évoque pour le monde physique. » Deux livres jumeaux qui se confirment l'un l'autre. Reste qu'on reconnaît la manière : un grand auteur, chez Billeter, est d'abord un témoin appelé à la barre.

L'essai est court, dense. Il restitue Héraclite à ce qu'il est. Et il laisse, en passant, un point à prolonger.

Reprenons la phrase. *Héraclite n'a pas indiqué*. Quand un homme dépose dans un temple un livre dont vingt-cinq siècles n'ont pas épuisé les cent vingt-six fragments, un livre dont l'un des fragments les plus célèbres — φύσις κρύπτεσθαι φιλεῖ — dit précisément que la chose même aime se dérober⁴, on peut soutenir qu'il n'a pas indiqué la marche à suivre. On peut aussi soutenir qu'il l'a fait autrement : par dépôt, au sens où j'ai dit, sur ce Carnet, Joyce *déposer Finnegans Wake* en 1939 sans rien expliquer⁵. Le verbe est le même. *L'oracle ne dit ni ne cache*, écrit Héraclite, σημαίνει. Il donne un signal. Et Billeter a raison de préciser que σημαίνειν n'est pas ici l'énigme ni la métaphore mais l'ordre direct, comme celui qu'un commandant donne par signaux sur le champ de bataille. Reste à savoir ce que veut dire *ordre direct* quand l'ordre prend la forme d'un texte si tenu qu'aucune lecture rapide n'y peut glisser.

Billeter le note lui-même : Héraclite « s'exprime par des formules courtes qui sont des arrêts comme celles de la Pythie ». Le mot *arrêt* est de lui. Et il est central chez lui de longue date, puisqu'il avait intitulé le chapitre IV des *Études sur Tchouang-tseu* « Arrêt, vision et langage ». Il pose l'arrêt du côté de la brièveté : la formule courte interrompt le discours, oblige le lecteur à cesser. On peut prolonger cela d'un cran. La brièveté arrête parce qu'elle coupe ; la densité arrête parce qu'elle freine. L'arrêt que le lecteur de Billeter pratique en lui-même par un exercice de suspension, le lecteur du fragment grec le subit depuis l'extérieur. Non parce que la phrase finit vite, mais parce qu'elle ne se laisse pas traverser. Le mot bute, le sens recule, l'œil revient. Cette distinction, je l'ai posée dans la note *Dire, se taire*⁶ et déployée sur le mot-tonnerre de cent lettres de *Finnegans Wake*⁷. Ce qui valait là pour cent lettres vaut ici pour huit mots, à l'échelle inverse : Joyce déploie la densité par addition, Héraclite par compression sur peu. Même mécanique, deux échelles.

Autre cas : Fragment 52, huit mots⁸ :

αἰών παῖς ἐστὶ παίζων, πεσσεύων· παιδὸς ἢ βασιληΐη.

Billeter traduit : « L'éternité est un enfant qui joue, poussant ses pions ; elle a de l'enfant la souveraineté. » La phrase est lisible, philosophiquement opérante : le hasard règne, le λόγος ordonnateur doit céder. Regardons ce que la traduction laisse derrière elle.

Deux mots souffrent. αἰών, que l'éternité philosophique évacue de sa force vitale homérique : je propose *vivance*. πεσσεύων, que *poussant ses pions* rend correctement mais sans dire que πεσσεύειν n'est pas κυβεύειν — le jeu de pions n'est pas le jeu de dés, et tout l'enjeu du fragment se joue là⁹.

Reste un troisième mot que je n'avais pas traité et qui touche directement à ce qui nous occupe : παῖς ἐστὶ παίζων — *est un enfant qui joue* — perd le polyptote. En grec, παῖς (l'enfant) et παίζων (le jouant) sont la même racine qui s'enroule sur elle-même. Lu à voix lente — *païs esti paizôn* — la phrase enroule trois temps sur la même base sonore. Elle ne tire plus vers l'avant : elle revient sur sa racine. Le lecteur ralentit parce que la langue le retient. La traduction française sépare *l'enfant* et *qui joue* en deux mots de racines distinctes ; la pensée passe, le ralentissement n'a plus lieu, l'arrêt non plus.

Billeter voit ces nuances. Sa traduction les évacue parce qu'elle a une autre tâche : faire passer la pensée plutôt que la mécanique de la phrase. C'est légitime, c'est même nécessaire dans un essai qui veut rendre Héraclite audible. Mais l'évacuation rend visible, par contraste, ce que la phrase *est* dans sa langue : huit mots qui pratiquent l'éternité-jouant-l'enfant qu'ils énoncent. Le fragment ne parle pas du jeu — il est le jeu. Qu'il y ait là calcul ou pur jaillissement, peu importe. Billeter dit du *Court Traité* qu'il a été noté comme un « précipité vertigineux » : peut-être Héraclite aussi. Ce qui est déposé impose au lecteur ce que l'auteur n'a peut-être pas eu à imposer. La forme dense est l'indication.

L'arrêt par densité opère sur deux plans. Premier plan, visible : le texte freine la lecture, le mot bute, l'œil revient — la friction. Second plan, plus tenu : le texte fait ce qu'il pense. Le polyptote παῖς / παίζων / παιδὸς enroule trois temps sur la même racine : il joue à l'oreille qui le suit. La friction est l'entrée. Le geste est la profondeur.

Cette lecture ne s'oppose pas à celle de Billeter. Elle la prolonge à l'autre extrémité du même geste. L'arrêt qu'il retrouve au cœur du sujet, le fragment grec l'impose au cœur du texte. Deux portes vers la même chambre : l'une intérieure, contemplative, accessible à qui veut bien la tenter ; l'autre matérielle, formelle, tenue par la langue d'un homme d'Éphèse qui a déposé un livre dans un temple et s'en est allé. Billeter rejoint Héraclite par la voie qu'a aussi prise l'auteur anonyme du *Court Traité* : suspendre le langage, et observer ce qui reste quand il a cessé. La voie que je propose ici regarde dans l'autre direction : pourquoi Héraclite, qui savait l'arrêt, a-t-il écrit comme il a écrit ?

Le livre de Billeter sait et dit l'arrêt, du côté de la brièveté. Sa traduction est, en silence, une intervention qui rétablit la pensée en la dégageant de sa forme. Je pose que la forme, chez Héraclite, n'est pas un voile à lever. Elle est le geste même de pensée.

1. Jean François Billeter, *Études sur Tchouang-tseu*, Allia, 2004
2. Jean François Billeter, *Court traité du langage et des choses — tiré du Tchouang-tseu*, Allia, 2022
3. Sur l'ordre des fragments, Billeter attribue l'initiative d'un réordonnement thématique à Marc Froment-Meurisse, son point de départ. Kahn, dans son édition de 1979, avait déjà refusé l'ordre Diels-Kranz, organisant les fragments par résonance : λόγος, cognition, cosmos, éthique, ramenés par groupes qui se renvoient l'un à l'autre. Conche, dans son édition de 1986 aux PUF, avait proposé un ordre « phénoménologique » : fragment par fragment, par affinités, du plus aisé au plus difficile. Billeter ne mentionne pas le premier ; il cite le second « à l'occasion ». Or Conche lisait déjà Héraclite par la condition humaine et la conscience qui s'éveille : la parenté n'est pas dite. Charles H. Kahn, *The Art and Thought of Heraclitus*, Cambridge, 1979, Marcel Conche, *Héraclite — Fragments*, Épiméthée PUF, 1986.
4. Lire l'article : [Le surgissement aime à se dérober](#).
5. Lire l'article : [Joyce, le tas qui tient](#).
6. Lire la note : [Dire, se taire](#).
7. Voir note 5.
8. Lire l'article : [Fragment 52 d'Héraclite](#).
9. Voir note 8.